Et pourquoi pas une littérature orale de développement ?

Jean Derive

Université de Savoie-Mont Blanc (France)

Résumé : L'œuvre d'Henry Tourneux s'est attachée à mettre en évidence que la promotion des langues africaines dans le champ de la vie économique et politique actuelle des aires où elles étaient parlées était un facteur essentiel à la qualité du développement des pays concernés. Une vision un peu rapide de la recherche africaniste tend parfois à opposer cette utilisation moderne de la recherche appliquée en linguistique à une recherche plus gratuite menée sur les traditions orales ; cette dichotomie sous-entendant que cette dernière, tournée vers un passé patrimonial, aurait surtout un intérêt historico-culturel déconnecté des préoccupations liées au développement. L'article montre qu'une certaine approche de la littérature orale peut aussi être en prise directe avec le secteur du développement par les valeurs qu'elle véhicule dont certaines peuvent être réinvesties dans la modernité pour favoriser l'essor d'une évolution moins acculturante.
Mots-clés : langues africaines, littérature orale, développement, passé patrimonial, modernité

Abstract : The works of Henry Tourneux have shed light upon the fact that the promotion of African languages in the new economical and socio-political fields of the areas in which they were spoken, was a main factor for the success of the development in the concerned countries. A superfical conception of African research inclines to oppose this modern use of functional linguistic matter to another one, applied to oral traditions, far from the questions concerning modern development. The present paper shows that oral literature can also be used for the promotion of development, thanks to the values that it conveys which can be transfered in the modern way of life of African countries.

Key-words : African languages, oral literature, development, oral traditions modern way

Introduction

L'œuvre d'Henry Tourneux, à laquelle ce numéro rend hommage aujourd'hui, s'est attachée, entre autres, à mettre en lumière l'importance de la promotion des langues africaines ; en particulier dans les domaines économique et politique actuels afin de contribuer à un développement plus durable et efficace des pays où ces langues sont en usage. Une vision trop superficielle des études africanistes en ethnolinguistique a parfois tendance à opposer cette utilisation moderne de la recherche en linguistique appliquée, sous la dénomination « linguistique de développement » à une recherche plus gratuite menée sur les traditions orales locales qui, quant à elle, n'aurait pas

d'application directe, mais seulement un intérêt historico- culturel tourné vers le passé et déconnecté des préoccupations liées au développement. Il s'agit d'une dichotomie de principe tout à fait réductrice, reposant sur un cliché patrimonial dépassé de la littérature orale. Nous allons voir en effet qu'une certaine approche de cette littérature peut-être en prise directe avec la question du développement.

Encore faut-il s'entendre sur ce concept dont on parle beaucoup sans avoir toujours levé les ambigüités de son emploi, notamment à propos de l'expression si souvent utilisée de « pays en voie de développement », appliquée, entre autres, à une majorité d'États du continent africain. De quel développement est-il question ? Simplement d'une mise aux normes économiques de la mondialisation telle que les grands organismes internationaux comme la Banque mondiale ou le FMI, très ethnocentrés du côté des réalisations occidentales, prétendent en dicter les règles au monde entier, au nom d'une supposée universalité d'un modèle idéal ? Ou bien d'une évolution de la société qui va dans le sens d'une amélioration de sa qualité de vie en termes aussi bien matériels (hausse des revenus, accroissement des moyens de production, accès à l'eau, l'électricité…) que culturels (développement de la scolarisation, accès aux médias…) par des voies locales originales choisies par les peuples concernés dans le respect de leur identité du moment, telle qu'elle a été façonnée par leur histoire ? C'est ce que préconisent nombre de propositions altermondialistes dont on peut trouver une excellente illustration, à propos de l'Afrique, dans *Le Viol de l'imaginaire* d'Aminata Traoré (2012).

Si on adopte cette seconde conception du développement, ce qui sera notre point de vue dans le cadre de cette contribution, il est alors non seulement possible, mais souhaitable d'intégrer la promotion de la littérature orale, à côté de la promotion des langues, aux efforts de la recherche pour assurer un développement harmonieux des pays africains. Avant les acteurs du développement, les politiques et les publicitaires locaux ont pressenti depuis déjà longtemps l'impact que pouvait avoir le recours à la culture orale de terroir pour servir leurs objectifs ; nombreux sont ceux qui ont emprunté leurs slogans à des répertoires de proverbes ou à des chansons en vogue dans le pays, ou encore qui ont mis en scène des spots sur le modèle de genres connus du répertoire patrimonial. En l'occurrence, c'était surtout pour influencer plus efficacement (pour ne pas dire manipuler) l'opinion, sensible à ce type de connivence. Mais cette connivence peut aussi être utilisée comme un outil pédagogique pour mieux faire comprendre les opérations de développement et les faire accepter par une population locale en montrant qu'elles relèvent d'une évolution qui s'inscrit dans la continuité de leur culture originelle. Depuis quelques décennies, plusieurs organismes œuvrant dans le domaine du développement en Afrique ont commencé à utiliser les ressources offertes par la littérature orale pour mieux faire passer leurs initiatives.

1 Littérature orale et développement de l'éducation

Ce recours à la culture orale « traditionnelle » va presque de soi pour ce qui est du développement de l'éducation, qu'il s'agisse de l'école ou des campagnes d'alphabétisation pour adultes en milieu rural. L'alphabétisation des enfants ou des adultes requiert, à un certain stade, de passer par des textes. Celle des enfants se fait le plus

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

souvent dans la langue européenne officielle du pays, même si plusieurs expériences ont été menées pour une première alphabétisation en langue locale avant de passer à une langue européenne (français, anglais, portugais suivant les cas), afin d'éviter une acculturation trop brutale des jeunes élèves. Ces expériences dont l'évaluation a fait apparaitre qu'elles donnaient d'excellents résultats, n'ont malheureusement pas été généralisées pour ce qui est de la zone dite « francophone » où, en réalité, seule une élite maitrise le français. Toujours est-il que les concepteurs des manuels scolaires de langue pour l'Afrique ont eu le souci d'y insérer des textes empruntés au patrimoine oral. Toutes les études menées en sciences de l'éducation sur le contenu de ces manuels ont fait apparaître qu'une part non négligeable des textes qui les composent proviennent de genres appartenant à un fonds oral plus ou moins local. La nature de ces textes varie suivant le niveau scolaire auquel ces manuels sont censés s'adresser : pour les premières classes du primaire, il s'agit le plus souvent de petits contes ou de devinettes ; pour les niveaux un peu plus avancés, on trouvera des contes un peu plus complexes, à portée morale ou philosophique, ou encore des proverbes susceptibles de stimuler la réflexion ; pour le public de l'enseignement secondaire, il s'agira aussi de mythes, de chroniques historiques, d'épopées (sous forme d'extraits).

Pour ce qui est des manuels en langues européennes, les plus nombreux, ces textes de culture africaine sont donnés en traduction. Les problèmes qui se posent dans ce cas de figure, tiennent à la qualité et à la fidélité de cette traduction d'un original transcrit, dont l'authenticité n'est pas toujours garantie. Les pédagogues, qu'ils soient étrangers ou locaux, sont en effet souvent déterminés par leur propre éducation « à l'occidentale » et, plus ou moins consciemment, ils sont marqués par une certaine représentation du texte littéraire acquise à l'école. De ce fait, ils ont couramment tendance à adapter le texte initialement transcrit en des formes qu'ils jugent légitimes qui vont parfois jusqu'à en subvertir le sens et la fonction dans la culture originelle. D'ailleurs si l'on en juge par l'exemple des manuels de la zone francophone, beaucoup de ces textes, censés venir de la culture orale patrimoniale, sont encore aujourd'hui fréquemment empruntés à des adaptations libres d'écrivains qui en ont donné des versions très occidentalisées dans la forme comme dans le fond : *Le Pagne noir* de Bernard Dadié (1955), *Les Contes d'Amadou Koumba* de Birago Diop (1961), *Soundjata ou l'épopée mandingue* de Djibril Tamsir Niane (1960)[1]… Il s'agit là d'une forme plus subtile d'acculturation : en apparence, avec la présence dans les manuels de ces œuvres, sous forme intégrale ou sous forme d'extraits, on contribue à ancrer l'élève dans sa culture africaine et à l'éduquer sans le dépersonnaliser ; en réalité on lui inculque une vision quelque peu biaisée de sa littérature orale originelle.

Cet écueil se double d'un autre. La plupart des manuels de langue française qui sont utilisés à l'école dans un pays donné, proposent généralement des contes, des proverbes, des épopées d'Afrique qui proviennent de l'ensemble du continent et pas seulement des cultures locales à l'intérieur des frontières du pays en question. Penser qu'avec le recours à ces textes de l'oralité continentale on éduque le jeune Africain sans l'acculturer présuppose d'admettre une identité culturelle homogène à toute l'Afrique, ainsi que l'a professé en son temps l'idéologie de la négritude. C'est un point de vue largement dépassé. Qu'il y ait des traits de civilisation communs à l'Afrique subsaha-

[1] A propos de l'acculturation de ce type d'œuvres, voir, entre autres, J. Derive, 2004, 2005, 2011.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

rienne, comme il y en a en Occident, est certes une réalité indéniable. Il n'est toutefois pas évident par exemple qu'un élève du Sud Cameroun ou du Gabon, accoutumé au modèle du *mvett* se reconnaisse dans l'épopée ouest-africaine de Soundjata, qui lui parle d'une histoire qui n'est pas la sienne, en des formes qui lui sont largement étrangères.

Sans doute les anthologies en langues africaines locales destinées à l'alphabétisation en direction des adultes ou des élèves qui suivent un cursus expérimental bilingue sont-elles plus adaptées à la promotion d'une éducation qui sera d'autant mieux assimilée qu'elle se réfère aux repères identitaires des apprenants. Nous prendrons, pour illustrer cette proposition, le cas du Mali qui joue un rôle pilote en la matière dans la mesure où cet État est sans doute celui qui, pour toute la zone francophone, a le plus œuvré pour favoriser l'essor des langues africaines comme outils de culture et de développement. Plusieurs maisons d'édition locale étatiques ou (pour la grande majorité) indépendantes et militantes publient en langue bambara[2] des petits fascicules d'œuvres de littérature orale (en intégralité ou en extrait)qui sont des commandes de l'État ou d'organismes internationaux œuvrant pour le développement de l'éducation, ce qui permet de subventionner un tirage allant parfois jusqu'à plusieurs milliers d'exemplaires distribués gratuitement dans les écoles ou auprès des instituts d'éducation populaire. Les éditions monolingues, qui ne requièrent qu'une transcription du texte oral originel sans avoir besoin de passer par une traduction, offrent une meilleure garantie d'authenticité, même si, par souci pédagogique, elles sont parfois adaptées au type de public visé. Ainsi, des épopées maliennes telles que « Dɛnyɛkɔrɔ ka Tonnkan », « Genkurunin », « Tabusire », toutes publiées en bambara aux éditions EDIS, ont eu une double édition : d'une part une version ciblée jeune public à l'intention d'un lectorat scolaire, d'autre part une version pour adultes davantage destinée quant à elle à la promotion de l'éducation populaire. Les trois principaux éditeurs locaux ont à eux seuls publié dix-huit volumes de textes de littérature orale en bambara (Jamana : 9 ; Edis : 6 ; La Sahélienne : 3) qui ont tous été édités par des pédagogues[3].

C'est certainement ce type d'édition monolingue en langue locale d'œuvres de tradition orale du terroir qui est le plus apte à favoriser l'accès à la lecture des jeunes élèves comme des adultes, compétence essentielle pour ne pas se trouver exclu des sphères développées de la modernité. Aussi est-il recommandé de généraliser cette stratégie d'édition de la littérature orale dans la perspective de son intégration à une politique de développement. Elle présente le double avantage, d'une part de lier promotion de la langue locale et promotion de la littérature orale, d'autre part d'offrir au lectorat local des textes qui lui sont familiers du fait de leur proximité géolinguistique.

La littérature orale, en fournissant des supports de lecture appropriés, a donc un rôle essentiel à jouer, dans le développement d'une alphabétisation qui ne soit pas trop déculturante, facteur essentiel à une acquisition rapide et durable. Outre l'alphabétisation proprement dite, cette littérature orale peut avoir aussi sa place dans d'autres

[2] Cette langue, propre au peuple bambara, a une fonction véhiculaire sur l'ensemble du territoire malien et est comprise et parlée par plus de 95% de la population. Elle se dénomme *bámanakan* dans la langue originale.

[3] On trouvera les références de ces ouvrages dans la bibliographie de l'article de J. Derive « Production, diffusion et réception des littératures éditées en langue mandingue » (2017).

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

secteurs de l'éducation comme l'histoire, grâce aux chroniques qui peuvent être recueillies auprès de la plupart des peuples qui gardent généralement une mémoire de leur passé. La mythification des évènements de ce passé qui s'y opère généralement peut d'ailleurs être une bonne occasion de réfléchir sur la science historique qui doit naviguer entre faits établis et leur interprétation par les acteurs concernés. Elle peut aussi jouer un rôle dans l'éducation civique, morale, politique. Par exemple, la célèbre charte du Mandé, conservée par la tradition orale depuis l'époque médiévale est, auprès des peuples appartenant à cette aire culturelle, un excellent support pour un cours d'instruction civique où sont abordés les modèles socio-politiques. D'une façon plus générale, les énoncés sapientiaux tels que les proverbes (toutes les sociétés en possèdent un répertoire fourni) sont aussi de bons vecteurs pour une réflexion sur la morale sociale.

Qu'on nous comprenne bien. Il ne s'agit pas en l'occurrence de sacraliser les textes de tradition orale pour les faire assimiler par les apprenants comme des modèles intangibles à recevoir et accepter dans la dévotion comme cela a trop souvent été fait, au nom de la résistance à un danger d'acculturation occidentale. Toutes les cultures évoluent et beaucoup de ces énoncés peuvent être dépassés ou apparaître comme le fruit d'un conservatisme discutable. Confronter les apprenants à leur tradition culturelle dans le cadre d'un processus éducatif dynamique est précisément l'occasion de leur permettre, par la mise en œuvre d'une pédagogie active et non dogmatique, de mettre en perspective cette culture traditionnelle et de prendre du recul par rapport à elle, dans une prise de conscience progressive de sa richesse et de ses limites. Ce recul est une condition indispensable à la possibilité d'une évolution positive allant dans le sens d'un développement qui n'apparaisse pas comme un laminage identitaire, fruit de la mondialisation. Une société n'est à même de bien évoluer que quand elle peut s'appuyer sur les valeurs et les pratiques de son passé, à elle transmises par la tradition orale, pour éventuellement les adapter ou les dépasser. Beaucoup de savoirs ancestraux peuvent être ainsi réinvestis dans la modernité, assurant de ce fait une continuité entre le passé et l'avenir.

2 Littérature orale et développement dans les secteurs socio-économiques

2.1 Le recyclage de la littérature orale patrimoniale

S'il peut sembler aller de soi que la littérature orale soit une précieuse ressource pour favoriser harmonieusement l'amélioration du niveau d'éducation générale et en particulier de l'alphabétisation, son utilisation dans d'autres secteurs du développement, plus techniques, comme l'agriculture, le bâtiment, le sanitaire, le domestique etc. peut paraître moins évidente. Pourtant, dans ces domaines aussi, certains acteurs du développement ne négligent pas d'y avoir parfois recours, d'une façon quelque peu différente. Plutôt que de présenter, dans leur intégralité ou par de larges extraits, des textes de répertoires oraux, il s'agira plutôt dans ces cas-là d'y faire référence ponctuellement, dans des manuels techniques, en convoquant des discours patrimoniaux susceptibles de renforcer auprès du public ciblé la vision positive d'une nouvelle stratégie qu'on veut promouvoir. Très majoritairement, c'est d'abord à des proverbes

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

issus des patrimoines oraux qu'on a recours en ces occasions. Comme il s'agit généralement d'énoncés très courts, il est même possible la plupart du temps de les citer intégralement.

Certes, ces proverbes ne disent généralement rien de précis sur les nouvelles techniques afférentes aux stratégies qu'on cherche à mettre en œuvre. En revanche, ils peuvent être très utiles pour faire accepter aux intéressés, dans le cadre d'une démarche pédagogique, la nécessité et l'intérêt du changement en attisant le goût d'expérimentations nouvelles et en rappelant que la sagesse ancestrale a toujours suggéré par ses aphorismes qu'il fallait vivre avec son temps : « C'est le chien d'aujourd'hui qui sait comment attraper le rat d'aujourd'hui (proverbe malinké du Sénégal) ; « Si la terre tourne, tu tournes avec elle[4] » (proverbe peul du Cameroun). D'autres proverbes peuvent inciter à inventer ses propres modèles, au lieu de se contenter de répéter mécaniquement les anciens : « Si les autres inventent leur fétiche, invente aussi le tien » (proverbe basonge de RDC qui incite à innover). D'autres encore peuvent insister sur l'intérêt qu'il y a à chercher des solutions de progrès en se tournant vers l'extérieur, hors des traditions du cru : « Jamais deux charbons ne peuvent se blanchir l'un l'autre » (proverbe attié de Côte d'Ivoire). On peut aussi faire valoir qu'on ne risque guère à tenter une expérience nouvelle qui a toute chance de promettre le succès : « Si le balafon est bon, il appelle les danseurs » (proverbe bwa du Mali).

Veut-on faire accepter de nouveaux modèles économiques, tels par exemple que les modèles coopératifs souvent privilégiés dans les opérations de développement, il sera probablement possible de trouver des proverbes locaux qui vantent les vertus de la solidarité et du travail collectif, comme il en existe en bien des répertoires : « Quand les mâchoires se rencontrent, elles brisent un os » (proverbe lunyoro d'Ouganda) ; « On ne fait pas du feu avec un seul morceau de bois » (proverbe bassar du Togo) ; « On ne peut casser les noix d'arachide avec un seul doigt » (proverbe bamiléké du Cameroun) ; « Un seul doigt ne lave pas la figure » (proverbe fang du Gabon) ; « Une main lave l'autre » (proverbe malinké de Guinée) ; « Un seul anneau au bras ne fait pas de bruit » (proverbe tetela de RDC), « Un homme seul ne peut mettre le toit d'un silo » (proverbe bwa du Mali), etc.

Les proverbes peuvent être encore utilisés à des fins pédagogiques pour rappeler aux acteurs qu'on cherche à mobiliser les qualités indispensables à la réussite d'un bon développement :

- L'espérance : quand on propose une innovation à un groupe social réticent du fait de la modestie des moyens mis en œuvre, il est possible de l'encourager en lui faisant miroiter un succès mirobolant avec des proverbes de ce genre : « La petite hache va bientôt abattre un grand fromager », « Cette calebasse paraît petite, mais il y entre une quantité considérable d'huile » (proverbes bamoum).

- L'effort : Les manuels utilisés dans les campagnes de développement, quel que soit le secteur concerné, cherchent souvent à mobiliser les énergies en rappelant la nécessité de l'effort pou obtenir des résultats. Un certain nombre de proverbes

[4] Comprendre « on doit évoluer au rythme du monde ».

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

du terroir pourront certainement servir ce but en fournissant aux intéressés des illustrations parlantes du type de celles-ci : « C'est avec l'eau du corps qu'on tire celle du puits » (proverbe haoussa) ; « Celui qui veut le miel, doit avoir le courage d'affronter les abeilles » (proverbe wolof) ; « Celui qui se donne la peine de se courber ne se relève pas sans rien » ; « Ce qui est dur est bon, le facile n'a pas de profit » (proverbes moose) ; « Celui qui veut le charbon[5], supporte la fumée » (proverbe toucouleur) ; « Qui n'a pas labouré un terrain dur, ne mange pas de sorgho » (proverbe soninké), etc.

- La patience et la persévérance : trop de précipitation dans la mise en œuvre d'une opération de développement risque de conduire au découragement et *in fine* à l'échec. Il peut-être de bonne pédagogie de rappeler qu'il ne faut pas vouloir brûler les étapes en illustrant cette prescription par les proverbes locaux comme il en existe dans bien des sociétés : « Mets d'abord la charge sur ton genou, ensuite on t'aidera à la mettre sur la tête » (proverbe mina, Bénin) ; « C'est la durée de la cuisson qui rend le couscous succulent » (proverbe bamoum), etc.

- la prévoyance, la prudence : certaines campagnes sanitaires, notamment dans la lutte contre le paludisme et sans doute plus encore contre le sida, cherchent quant à elles à susciter auprès de leur cible des attitudes de précaution propres à développer la prévention. Certains proverbes familiers aux usagers pourront sans doute aider à mieux faire passer le message. Par exemple : « Celui qui porte des souliers ne craint pas les épines » (proverbe ewe), « Qui a une lanterne ne mange pas de fourmis » (proverbe bashi, RDC) ; « Quand le feu est encore loin, il faut chercher à l'éteindre » (proverbe baluba, RDC) ; « Ce n'est pas le jour du combat qu'on aiguise sa lance » (proverbe toma, Guinée).

Toutes ces références pédagogiques à des proverbes du cru peuvent donc constituer une stratégie efficace pour faire valoir que, pour innovantes qu'elles soient, de nouvelles façons de faire ne sont pas nécessairement en contradiction avec les principes de la sagesse ancestrale et ne représentent pas une rupture totale avec le passé. Si les proverbes constituent une ressource privilégiée pour ce faire, ils ne sont pas les seuls genres de la littérature orale à pouvoir être utilisés pour cet objectif. Dans leurs opérations de communication et de formation auprès des populations, qu'il s'agisse de la confection de fascicules à distribuer ou de performances audiovisuelles *in situ*, les acteurs du développement ont aussi parfois recours à d'autres références, suivant la nature du secteur concerné.

Pour ce qui est du développement agricole, il est par exemple possible de convoquer certains chants que plusieurs sociétés ont coutume de produire au moment des cultures collectives et dont certains mettent en scène des héros plus ou moins mythiques réputés pour leurs prouesses dans les champs. On peut même se contenter de faire allusion aux exploits de ces héros pour exalter l'enthousiasme du public qu'on souhaite former à de nouvelles techniques. Parfois la simple référence à un conte pourra produire le même effet. On peut aussi, dans les textes des manuels ou dans les performances, emprunter dans les discours des traits morphologiques ou stylistiques appartenant à des genres

[5] Il s'agit naturellement du charbon de bois.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

recensés dans le patrimoine oral local afin de créer une connivence avec le public ciblé et de le disposer plus favorablement à s'engager dans la formation. On trouvera un bon exemple de ces stratégies pédagogiques dans le recueil de cinq récits didactiques sur le monde rural qui ont été publiés en bambara sous l'égide de l'UNESCO : *Fatoya ni jigya* (Folie et espérance) par Mamadu Dukure.

Parfois il arrive qu'on recycle des genres de littérature orale patrimoniale en en détournant la fonction culturelle pour de nouveaux objectifs. Cela vaut notamment pour des textes empruntés aux répertoires des genres cérémoniels, en particulier les textes initiatiques pour lesquels les autochtones éprouvent un grand respect et auxquels ils sont très attachés.Nous illustrerons cette stratégie à partir de l'exemple du *cisungu*, rituel d'initiation des jeunes filles, dans la région de parler bemba en Zambie. Ce rite initiatique a été observé et décrit par Audrey Richards dans un ouvrage (1956) qui est devenu un classique de l'anthropologie britannique. Il a été, quelques décennies plus tard, étudié par Anne-Marie Dauphin-Tinturier qui a constaté que le *cisungu*, tombé plus ou moins en désuétude comme rituel d'initiation, avait vu plusieurs des mythes qui le fondent et des chants qui se déroulent à l'occasion de son exécution, recyclés dans le cadre d'un projet UNICEF pour la prévention du sida dans la Copperbelt (ceinture du cuivre) de Zambie. Dans ses travaux (2005, 2015), Anne-Marie Dauphin-Tinturier, après avoir resitué les différentes phases du rituel dans le cadre des croyances cosmogoniques bemba, analyse de nouvelles performances nourries de ces pratiques et chants initiatiques, destinées à instruire les jeunes filles sur les dangers de la maladie et les façons de s'en prémunir. Elles sont exécutées par des groupes de femmes endossant pour la circonstance le rôle traditionnel des maîtresses initiatiques. Celles-ci ont conservé un corpus de chants patrimoniaux focalisés sur le rejet de l'adultère pour préserver la santé des épouses et de leur progéniture à venir.

Il faut dire qu'en Zambie, l'épidémie de VIH est un problème crucial puisque cet État fait partie des pays les plus durement touchés par le virus. C'est pourquoi, dans les villages, des groupes de femmes se sont constitués qui ont tenté de reprendre un certain contrôle sur la sexualité des jeunes. Pour cela, la finalité du rite originel a été sensiblement modifiée comme en témoignent les nouveaux commentaires à propos des textes des chants, même si les textes de ces derniers sont identiques à ceux de la tradition (Dauphin-Tinturier 2015). Il s'agit désormais d'apprendre aux jeunes filles à reconnaître le « bon mari » et à rejeter le « mauvais » et, s'il est déjà trop tard et que le couple est touché par la maladie, de le préparer à l'acceptation de la mort. Ces performances sont principalement produites dans les milieux très urbanisés mais sont également adaptables à d'autres parties du territoire. Elles se présentent généralement sous formes de saynètes accompagnées de chants et de danses du répertoire initiatique, associées le plus souvent de commentaires engageant à une réflexion sur les sujets traités aussi bien à destination des femmes que des hommes.

Dans une performance enregistrée en novembre 1998 à Chilabomwe (à la frontière avec la RDC), Anne-Marie Dauphin-Tinturier a ainsi recueilli un corpus de dix chants composés selon la structure classique des chants d'initiation des filles (lancement du chant par une maîtresse d'initiation ou la femme qui en fait office dans ce nouveau contexte, reprise de ce chant par le chœur des femmes, association à certaines danses mimées).

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Cette mise en forme, rappelant fortement les cérémonies traditionnelles du *cisungu*, crée tout au long de la performance, une « atmosphère d'initiation » qui motive les participants à mieux assimiler les messages envoyés, dans la mesure où ils sont coulés dans des moules qui leur sont familiers (Dauphin-Tinturier 2015). Cet échantillon de chants insiste sur la responsabilité des futures mariées qui, dans le monde moderne, ne peuvent plus compter sur leurs parents pour les guider dans le choix d'un époux fiable, ainsi que sur les dangers qui les attendent en cas de mauvais choix (maladie, stérilité, mort…). Ils mettent aussi en garde sur le risque que fait courir une sexualité à partenaires multiples, notamment dans le cas de la prostitution. Grâce à des performances de ce type, les femmes prennent mieux conscience des modes de transmission du virus et de la façon de s'en protéger. A la différence des séances d'initiation traditionnelles organisées sur des lieux conventionnels, ces nouvelles performances privilégient de nouveaux contextes, en particulier les lieux à risques, comme les bars des milieux urbains, espaces connus pour être des lieux privilégiés de rencontres d'ordre sexuel. L'analyse du corpus fait donc apparaître que la signification du rituel originel s'est considérablement transformée. Les commentaires faits à propos des chants ont très sensiblement évolué : importance de la famille, dépassement de soi, nécessité de fidélité, acceptation de la souffrance et même de la mort. De nouveaux symboles apparaissent en relation avec le sida, tel, entre autres, l'éléphant dont la puissance dévastatrice est à l'image de celle du virus.

Nous sommes donc là en présence d'un cas d'adaptation de littérature orale traditionnelle pour répondre à des problèmes du monde moderne se rapportant à des fléaux contemporains susceptibles de constituer des entraves au développement. Cette politique peut s'étendre à l'ensemble du domaine sanitaire (lutte contre le paludisme, la trypanosomiase, la lèpre, etc.) avec le recours à d'autres genres de la littérature orale d'un terroir donné. Sans doute peut-elle même s'appliquer à d'autres objets, par exemple le domaine économique. Veut-on lutter contre la corruption qui plombe le développement de bien des États d'Afrique ? Il ne sera sans doute pas très difficile de trouver dans les répertoires des contes locaux certains récits où une excessive cupidité conduit tel héros à sa perte et où il est mis en évidence que les biens mal acquis ne profitent pas à leurs acquéreurs.

2.2 Néo-oralité et développement

Il existe enfin tout un autre pan de la littérature orale qui peut être exploité dans le cadre des actions entreprises pour le développement. Il s'agit de ce qu'on appelle les néo-oralités urbaines qui, dès le départ, ont pour finalité de s'appliquer au monde contemporain pour en dénoncer les travers et pour proposer des solutions propres à contribuer à un meilleur développement de la société. Ces nouveaux genres oraux s'expriment le plus souvent sous forme de chants qui connaissent une grande popularité dans les villes, notamment auprès de la jeunesse. Les formes les plus connues en sont le rap, le hip-hop, etc. Une partie non négligeable de ces répertoires a fait l'objet d'enregistrements sous forme de CD ou de DVD qui sont diffusés dans des circuits plus ou moins officiels.

Un exemple particulièrement intéressant à cet égard est celui du *zouglou* en Côte d'Ivoire (Adom, 2011). Ce genre, né à Abidjan dans la décennie 1980-1990, se présente

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

sous forme de chansons largement improvisées en nouchi[6], assorties d'un accompagnement musical et de danses. Ces musiciens et danseurs qui accompagnent le chanteur forment des groupes, plus ou moins populaires. Ceux-ci se donnent des noms humoristiques (« Les Garagistes », parce qu'ils réparent la société), provocateurs (« Les Salopards ») ou exprimant justement leur orientation progressiste (« Espoir 2000). D'autres proviennent tout simplement du nom ou du sobriquet du chanteur (Yode Siro, Soum Bill…). Beaucoup de ces groupes enregistrent des DVD qui rencontrent un grand succès. Tous ont pour thématique l'actualité de la société ivoirienne dont ils dénoncent les obstacles à la prospérité socio-économique (guerre civile, rivalités politiques, situation sanitaire catastrophique, corruption, prostitution) et formulent des prescriptions pour favoriser un meilleur développement : appel à la vigilance, à la solidarité, à la mobilisation des énergies et au travail, à l'espoir d'un monde meilleur…Voici quelques illustrations significatives, d'après de brefs extraits de ces chants propres à motiver la population pour œuvrer au changement :

1. Dénonciation du laisser-aller

Pour faire un petit papier
Tu vas taper deux semaines
Tu es dans l'immeuble à six heures
Le gardien vient à dix heures
Le directeur vient à midi
A midi quinze, il est parti… (Espoir 2000, Bilan, 1999).

2. Stigmatisation de la corruption

On passe des concours
Où les admis sont connus
On nous fait payer un dossier
On nous fait payer l'argent
Souvent même tu dois payer
Parce que tu as échoué… (Espoir 2000, Bilan, 1999).
Tu vas au CHU
Avant d'entrer ô
Gardien veut l'argent.
Aux urgences, tu n'as pas d'argent ô,
Tu vas mourir… (Fitini, *On s'en fout* 2004)
Un conseil, président,
On prend pas l'argent du peuple
Pour construire son village (Yode Siro, *Président*, 2000).

3. Appel à un changement de comportement (en l'occurrence exhortation à consommer local)

Les femmes de président,
Elles prennent leur panier pour aller faire leur marché à Paris.

[6]Sorte de parler créolisé propre à la jeunesse abidjanaise, mélangeant le français local aux principales langues du pays.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Madame la présidente, ya marché à Agbata[7] *…*
Guérissons ces maladies-là
Avant de parler du sida
Sinon, on aura faim
Jusqu'à la fin (Yode Siro, *Président*, 2000).

4. Exhortation au travail

Aide-toi et Dieu t'aidera.
Jésus revient[8]
Mais en attendant, on fait quoi ?
Il n'est pas maçon
Pour venir construire pour nous (Espoir 2000, *Bilan* 1999).

5. Appel au militantisme pour faire advenir une société plus juste

C'est toujours les mêmes qui bouffent
Et c'est toujours le peuple qui souffre.
On doit jeu-de-jamber[9] *le système*
[…]
On va travailler le système
Travailler
On doit briser le système (Les Salopards, *Génération sacrifiée*, 1997).

Plusieurs extraits de ces chants peuvent ainsi être utilisés par les acteurs du développement dans le cadre de la lutte contre les freins à l'essor du pays et des efforts à faire pour le sortir du marasme. Le *zouglou* n'est ici qu'un exemple parmi d'autres, mais les rappeurs et autres chanteurs populaires modernes qui font florès dans bien des pays d'Afrique peuvent de même, par les thèmes qu'ils abordent, être de précieux auxiliaires des acteurs du développement

3 Conclusion

Ces différentes illustrations montrent que la littérature orale, qu'il s'agisse des formes patrimoniales et traditionnelles ou des genres urbains de la néo-oralité, peut être exploitée dans le cadre du monde moderne pour motiver les populations à faire évoluer leur société de façon positive. C'est une façon d'éviter que, ce faisant, elles aient le sentiment de s'acculturer et de perdre leur identité dans la modernité. Elles trouvent en effet ainsi, à côté du maintien de leur langue locale, des repères culturels familiers susceptibles de les rassurer quant à l'évolution de leur spécificité identitaire dans une certaine continuité de progrès.

Bibliographie

Adom, Marie-Clémence, 2011, *Des formes de la nouvelle poésie ivoirienne : essai de théorisation du zouglou*, Abidjan, Thèse présentée pour le Doctorat d'Etat, Université Houphouët-Boigny, 2 vol., 1070 p.

Cabakulu, Mwamba, 1992, *Dictionnaire des proverbes africains*, Paris, ACCT/L'Harmattan, 304 p.

[7] Marché d'Abidjan.
[8] Référence ironique à la prolifération récente des églises évangéliques.
[9] C'est-à-dire « surpasser ».

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Dadié, Bernard, 1955, *Le Pagne noir,* Paris, Présence Africaine, 158 p.

Dauphin-Tinturier, Anne-Marie, 2005, « Ecoutez et regardez. Demain, il sera trop tard. Analyse d'un ensemble de chants élaborés dans le cadre d'un projet UNICEF pour la prévention du SIDA en Zambie (Copperbelt) » in *Oralité africaine et création*, A.M. Dauphin-Tinturier et J. Derive (dir.), p. 283-299, Paris, Karthala.

Dauphin-Tinturier, Anne-Marie, 2015, « Du rôle du *cisungu* dans la région de parler bemba en Zambie », revue *Cargo*, p. 85-99.

Derive, Jean, 2017, « Production, diffusion et réception des littératures éditées en langue mandingue » in *Littératures en langues africaines, Production et diffusion*, Ursula Baumgardt (dir.), p. 331-339, Paris, Karthala.

Derive, Jean, 2011, « Camara Laye et l'acculturation. Les limites de l'idéologie universaliste : le cas Soundjata », *Pluralité des langues, pluralité des cultures : regard sur l'Afrique et au-delà*, p. 25-35, Oslo, Novus Forlag.

Derive, Jean, 2005, « Le Conte de l'oral à l'écrit » in *Le Conte en bibliothèque*, E. Cevin (éd.), p. 27-51, Paris, Editions du Cercle de la Librairie.

Derive, Jean, 2004, « Le Traitement littéraire du conte africain » : deux exemples chez Bernard Dadié et Birago Diop », *Semen 18*, p. 37-52.

Diop, Birago, 1961, *Les Contes d'Amadou Koumba*, Paris, Présence Africaine, 187 p.

Derive, Jean, 1967, *Les Nouveaux contes d'Amadou Koumba*, Présence Africaine, 188 p.

Dukure, Mamadu, s. d. *Fatoya ni jigiya*, publication de l'UNESCO, Bamako, 116 p.

Niane, Djibril Tamsir, 1960, *Soundjata ou l'épopée mandingue*, Paris, Présence Africaine, 153 p.

Richards, Audrey, 1956 (réed. 1982 chez Tavistock), *Chisungu : a Girl's Initiation Ceremony among the Bemba of Zambia*, Londres, Faber and Faber, 224 p.

Traoré, Aminata, 2012, *Le viol de l'imaginaire*, Paris, Fayard, 208 p.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*